

Anthropomorphisme et empathie dans le cycle naturaliste de Jules Michelet

Elisabeth Plas

▶ **To cite this version:**

Elisabeth Plas. Anthropomorphisme et empathie dans le cycle naturaliste de Jules Michelet . Romanesques : revue du Cercll : roman & romanesque, 2014, Animaux d'écritures : le lien et l'abîme, Hors série. hal-01429203

HAL Id: hal-01429203

https://univ-sorbonne-nouvelle.hal.science/hal-01429203

Submitted on 27 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Elisabeth Plas
Université Paris III Sorbonne nouvelle

Anthropomorphisme et empathie dans le cycle naturaliste de Jules Michelet

« Ceci n'est point de la fable, c'est de l'histoire naturelle »[1]

Cette phrase de Michelet, située dans un chapitre de *La Mer* intitulé « La mer de lait », sonne comme un effort pour se prémunir – mais en vain – contre ceux qui ont fait et qui feront de lui un poète, un affabulateur qui donne autant de créance aux légendes populaires qu'aux écrits scientifiques des naturalistes de son temps et du XVIII[e] siècle. Pour qui lit la tétralogie naturaliste[2] de Michelet, il ne fait aucun doute que celle-ci fait la part belle à l'imagination et même au fantasme, de sorte que les interprétations d'un Barbey d'Aurevilly ou d'un Taine[3], bien que naïves, reflètent probablement, aujourd'hui encore, le premier mouvement du lecteur face à ces œuvres d'un genre qui nous est devenu inhabituel.

Il semble pourtant que ni Taine ni Barbey d'Aurevilly, pas plus qu'Emile Montégut, qui intitula l'un de ses articles, paru en 1861 dans la *Revue des deux mondes*, « Les fantaisies d'histoire naturelle de M. Michelet », ne parviennent à cerner ce qui véritablement fait problème dans les écrits naturalistes de Michelet. Suffit-il en effet d'écrire que Michelet est un poète pour décrédibiliser son travail en tant que vulgarisateur ? Encore faut-il identifier ce qu'il peut y avoir de *poétique* dans sa méthode et montrer en quoi cela court-circuite les objectifs de l'histoire naturelle. Notre ambition dans ce travail sera donc d'identifier ce qui a éveillé la perplexité des critiques d'hier et d'aujourd'hui et d'en réévaluer la légitimité.

Pour ce faire, peut-être faut-il renverser la formule michelétienne et prendre au pied de la lettre ses détracteurs. Notre hypothèse est qu'il faut moins voir en Michelet un « affabulateur » qu'un fabuliste, car, si son travail de naturaliste se construit dans un premier temps contre la fable, entendue comme mensonge ou comme fiction, ses textes entretiennent pourtant une affinité profonde et substantielle avec la fable comme genre littéraire, comme légende et comme récit symbolique ou allégorique. Il est en effet un trait propre aux fables d'Esope, de Phèdre et de La Fontaine, mais non définitoire de la fable en tant que telle, que tous les textes d'histoire naturelle de Michelet retiennent, sans que cette filiation soit nécessairement consciente ou assumée : il s'agit, non de la simple présence de l'animalité, mais plutôt d'un certain usage de l'*anthropomorphisme*.

Parce que l'anthropomorphisme, – c'est-à-dire l'attribution de caractéristiques humaines, en l'occurrence à des animaux, à d'autres phénomènes de la nature et à la Nature elle-même – est précisément ce qui selon nous a dérouté et déroute encore tout lecteur de Michelet, nous nous proposons d'en étudier le rôle et d'en dégager les principales significations. De là, en tentant de rester fidèle à l'esprit dans lequel ont été écrites les œuvres, nous tenterons de réévaluer le procédé anthropomorphique dans le cycle naturaliste de Michelet, d'un point de vue littéraire bien entendu, mais aussi philosophique et

[1] Michelet (Jules), *La Mer* [1861], Paris, Gallimard, Edition Jean Borie, 1983, p. 118.

[2] *La Mer* est le troisième volet de ce cycle, commencé en 1856 avec *L'Oiseau*, poursuivi avec *L'Insecte* en 1858, et *La Montagne* en 1868.

[3] Dans l'un de ses nombreux articles de critique littéraire consacrés à l'œuvre de Michelet, Barbey d'Aurevilly a écrit : « M. Michelet n'est qu'un fantaisiste, j'allais presque dire un fabuliste, plein de génie, et un fantastique qui se prend à l'illusion qu'il a créée, comme on s'enferre sur le glaive qu'on a forgé » (*Les Œuvres et les Hommes* [1860-1889], Paris, Texte de l'édition Amyot, 1861, t. II, « Les historiens politiques et littéraires », « Michelet », pp. 48-100, p. 51).
Quant à Taine, il parle de Michelet comme d'un « poète » qui « ajoute la rêverie à l'idée, et la poésie à la passion » et pour qui « la science et l'histoire ne sont pas des œuvres de l'analyse, mais des œuvres de l'instinct » (*Essais de critique et d'histoire*, deuxième édition, Paris, Hachette, 1866, « M. Michelet », pp. 175-234, p. 214).

épistémologique, à la lumière du contexte intellectuel qui était le sien, mais aussi à partir de certaines idées de l'éthologie contemporaine.

La représentation anthropomorphe a-t-elle sa place dans un ouvrage d'histoire naturelle ?

L'anthropomorphisme est la pierre d'achoppement des ouvrages d'histoire naturelle de Michelet, c'est pourquoi l'interprétation que l'on en donne peut avoir des conséquences non négligeables sur l'interprétation globale du cycle. En effet, si la mise en scène d'animaux anthropomorphes fait partie de notre horizon d'attente lorsque nous lisons des fables, elle est inattendue – bien que souvent présente en réalité – dans un ouvrage scientifique. Pour le lecteur du second XIX^{e} siècle, témoin de l'avancement du positivisme, et *a fortiori* pour celui du XXI^{e} siècle, qui a intériorisé les principaux concepts de l'épistémologie du siècle précédent ainsi que les critères de scientificité qu'elle a mis en place, le procédé anthropomorphique entre en contradiction avec le projet du naturaliste qui consiste à observer, à étudier, à classer et à rendre compte des comportements et de la vie des animaux, de leur insertion dans l'environnement, ainsi que des mondes végétal et minéral. Chez Michelet pourtant, certains animaux ont une âme, certains rêvent, d'autres pensent, tous aiment, aspirent à l'autonomie, voire à la liberté, et il en est même qui parlent, comme la Nature et la Mer. Ce parti-pris et les présupposés qui le sous-tendent relèvent de ce que nous appelons « illusion anthropomorphique », pour désigner l'attitude – et l'habitude –, mentale et langagière, qui nous conduit à appliquer une grille de lecture humaine à des phénomènes non-humains, sinon à tort, du moins sans raison particulière.

Il serait tentant d'expliquer cette « illusion » à laquelle cède Michelet par le contexte intellectuel qui était le sien, dans lequel les découpages du champ du savoir, du réel et du monde connaissable étaient fort différents de ceux que nous connaissons maintenant, dans lequel les dichotomies entre science et fable, vérité et imagination, étaient loin d'être pensées comme telles par les naturalistes, qu'ils s'appellent Buffon ou Michelet. L'on aurait tôt fait de dire que l'anthropomorphisme a chez Michelet cette visée didactique et presque ornementale qu'elle avait chez Buffon ou chez Toussenel, et que son emploi se justifie aisément dans un ouvrage de vulgarisation scientifique qui, en tant que vulgarisation et parce qu'il a été produit dans les années 1850 et 1860, ne proposerait qu'une sorte de sous-science, de science préhistorique et encore naïve, que sa simplicité rendrait plus abordable et lisible au public. Nous choisissons au contraire de prendre au sérieux la méthode michelétienne, sans affirmer trop hâtivement que l'auteur est un poète et que, par conséquent, l'intérêt principal de son œuvre naturaliste réside dans son style, et de nous efforcer de comprendre les enjeux et les raisons d'une représentation de l'animal si originale en apparence dans un texte d'histoire naturelle. Pour se faire, il apparaît nécessaire de se départir de ses propres illusions quant à l'existence d'un champ délimité du savoir, mais aussi, conséquemment, quant à la nature et la possibilité d'une représentation *littéraire* de l'animal, distincte d'une autre, scientifique. Plus précisément, nous considérons que l'anthropomorphique michelétien n'est en aucun cas réductible au didactisme de l'œuvre, qu'il ne saurait être ornemental, accessoire ou négligeable, parce qu'il est le fruit d'une construction textuelle et trouve ses fondements à la fois dans certains aspects de l'idéologie de l'auteur et dans les sciences et la philosophie romantiques.

Dire que l'anthropomorphisme peut être une construction textuelle, c'est considérer qu'il peut relever d'un choix. Or, dans notre culture occidentale, l'anthropomorphisme est au contraire considéré comme un défaut, un travers, et même, puisqu'il s'agit avant tout d'une attitude langagière, comme un *abus de langage*. Nous pourrions même dire, en termes linguistiques, qu'il consiste à donner une extension trop large à un concept, ou du moins plus

large que celle qu'il a dans l'usage courant. Ainsi, ce que l'on dénonce en parlant d' « illusion anthropomorphique », c'est l'inadéquation entre l'expression employée et la réalité décrite, entre le mot et la chose. Si l'expression anthropomorphique constituait véritablement une erreur, elle serait alors une exception dans le langage, une anomalie – paradoxalement très répandue –, un dérèglement momentané du parler. Cette idée relève toutefois de la *doxa* et peut selon nous être nuancée et même remise en question.

Il semble en effet que l'anthropomorphisme ne soit pas de même nature selon que nous employons un terme impropre alors que nous pourrions en trouver un autre, plus approprié, ou que le phénomène que nous désignons ne possède pas de mot propre et relève, d'une manière ou d'une autre, de l'inconnu. Le premier type d'anthropomorphisme, très fréquent dans le langage courant, est la conséquence d'une erreur, sinon d'une ignorance : nous l'appelons *anthropomorphisme naïf*. Le second semble d'emblée plus complexe : en étendant, abusivement ou non, l'extension d'un concept, ce type d'anthropomorphisme vise à combler un manque dans le langage. En cela, ce second type d'anthropomorphisme nous paraît à la fois justifié et nécessaire, puisqu'il pallie une absence et permet d'exprimer ce qui n'aurait pu être exprimé sans cet abus de langage, de sorte que l'abus n'en est plus un. Précisons enfin que l'anthropomorphisme didactique, pratiqué par exemple par les genres littéraires de la fable ou du conte, que nous évoquions plus tôt ne peut être réduit à aucune de ces deux possibilités : dans les *Fables* de La Fontaine par exemple, où les animaux parlent et pensent parfois mieux que des hommes, l'anthropomorphisme est une construction, qui revendique délibérément la part d'arbitraire qui le constitue.

Si l'anthropomorphisme de la fable michelétienne est une construction textuelle, il est cependant très différent de celui d'un La Fontaine, contrairement aux apparences[4]. Cette distinction tient à la fois à la particularité générique de l'œuvre de Michelet et au fait que chez lui, l'anthropomorphisme n'est pas un dispositif textuel mis en place en vue d'effets illusionnants, mais plutôt la *relève* textuelle d'un sentiment premier d'empathie, qui le pousse à s'identifier aux bêtes, oubliant presque, pour un temps, leurs différences.

Empathie et identification : de l'animalisation à l'anthropomorphisme

L'anthropomorphisme de Michelet est en effet pris dans un double mouvement qu'il convient de bien saisir. Nous appelons *animalisation* le premier mouvement de sortie de soi et d'identification de nous-mêmes à l'animal ou à quelque autre forme de la nature. Dans ces conditions, l'anthropomorphisme textuel sera une opération seconde, par rapport à une identification première qu'il suppose. Il faut donc commencer par comprendre en quoi consiste cette identification de Michelet aux animaux et à la nature et par cerner sa spécificité et ses fondements, avant d'en venir à l'attitude anthropomorphique qui en découle.

L'identification prend sa source dans l'empathie que Michelet éprouve pour les bêtes. Il confie à plusieurs reprises, dans son *Journal*, dans *La Femme* et dans l'*Insecte* notamment, l'émotion que suscite en lui le regard d'un chien, ou les mouvements de ces petits oiseaux que lui et sa femme, Athénaïs, ramènent de promenade. Dans ces passages autobiographiques, il se trouve d'abord charmé ou intrigué par le comportement ou l'allure d'un animal, puis il l'observe calmement et tente de comprendre ses mouvements, de deviner ses intentions et de lire ses expressions, avant de s'identifier à lui, lorsqu'il se reconnaît dans ses manières ou dans les volontés qu'il lui prête.

[4] Certains passages sont en effet construits comme de petites fables. Le très beau chapitre de *L'Oiseau*, intitulé « Le Rivage. Décadence de quelques espèces », consacré au héron, par exemple, est une méditation sur l'orgueil humain et propose une remotivation des *topoï* antiques du *tempus fugit* et de l'*homo viator*.

Elisabeth Plas
Université Paris III Sorbonne nouvelle

L'Introduction à *L'Oiseau,* intitulée « Comment l'auteur fut conduit à l'étude de la nature » et rédigée quelques mois avant la publication de l'ouvrage, le 21 septembre 1855, à la Hève, nous donne une idée assez précise de la manière dont s'articulent l'identification de l'auteur aux bêtes et leur accession dans son esprit au statut de « personnes ». Dans ce texte, les bêtes sont présentées sous divers aspects, tantôt comme des sources d'inspiration de l'écrivain, tantôt comme des êtres faisant partie de l'intimité et véritablement du cercle familial de Michelet, et bien souvent comme modèles analogiques en fonction desquels le naturaliste réfléchit à sa propre pratique d'écriture. Le texte s'ouvre sur une description de l'écriture « familiale » de *L'Oiseau* : « Ce que je publie aujourd'hui est sorti entièrement de la famille et du foyer. […] Deux personnes laborieuses, naturellement réunies après la journée de travail, mettaient ensemble leur récolte […]. Est-ce à dire que nous n'ayons pas eu quelque autre collaborateur ? Il serait injuste de n'en pas parler. Les hirondelles familières qui logeaient sous notre toit se mettaient à la causerie. Le rouge-gorge domestique qui voltige autour de moi y jetait des notes tendres, et parfois le rossignol la suspendit par son concert solennel »[5]. Cette charmante image d'une collaboration familiale donne une tonalité autobiographique et champêtre au livre, et laisse entrevoir une communauté, un petit cercle d'amis dans lequel les hommes se mêlent aux animaux, le langage équivaut au chant, et l'expression est un bien partagé de tous. S'ensuit tout naturellement un portrait de Michelet en oiseau et une longue métaphore unissant la conception de son livre à la naissance d'un oisillon, reprenant les motifs de l'incubation et de la couvée : « Cette œuvre quelconque a du moins le caractère d'être venue comme vient toute vraie création vivante. Elle s'est faite à la chaleur d'une douce incubation. Et elle s'est rencontrée une et harmonique, justement parce qu'elle venait de deux principes différents. Deux âmes la couvèrent […] »[6]. La formulation est souvent plus radicale et plus sexualisée dans le *Journal*, notamment lorsqu'il écrit, à propos d'Athénaïs : « Tout l'hiver de 1854 à 1855, elle travailla, fit des extraits, commença à écrire sur la nature. J'eus encore le bonheur d'engendrer avec elle et l'oiseau se fit »[7].

A ne lire que ce passage, la métaphore semble n'être qu'un effet de langage. Mais il arrive si souvent à Michelet dans son œuvre de se mettre à la place des animaux qu'il observe, de chercher à sentir ce qu'ils ressentent et à lire dans leurs pensées, que nous sommes tentée de prendre ces images au sérieux, et de voir dans cette identification à la fois le fondement de sa méthode en tant que naturaliste, et le signe qu'il existe pour lui une véritable *communauté* des vivants. Est-il enfin utile de préciser que l'identification michelétienne ne ressemble en rien à la méthode fondée sur l'analogie[8] du naturaliste, écrivain et journaliste, Alphonse Toussenel, qui écrivit, en 1847et 1853, deux volumes d'une histoire naturelle intitulée *L'Esprit des bêtes*, que Michelet cite et admire tout en s'en démarquant très nettement ? Explicitement anthropomorphique, le sous-titre de l'ouvrage de Toussenel, « Zoologie passionnelle », n'est d'ailleurs pas sans rappeler le mouvement d'identification de Michelet aux bêtes. Toutefois, en forçant les analogies et les correspondances, en cherchant dans le monde animal des équivalents analogiques aux catégories socio-politiques qu'il exècre[9],

[5] Michelet (Jules), *L'Oiseau* [1856], sixième édition, Paris, Hachette, 1859, p. III - IV.
[6] *Ibid*., p. V.
[7] Michelet (Jules), *Journal : t. 2, 1849-1860*, Août 1857, Paris, Gallimard, 1962, p. 348.
[8] Toussenel explique sa méthode analogique en ces termes : « Beaucoup ont écrit sur la bête, mais nul historien ne l'a encore envisagée au point de vue spécial de l'analogie passionnelle, c'est-à-dire au point de vue de sa ressemblance morale, intellectuelle et physique avec l'homme, d'où tant de traités de zoologie incomplets. La bête est le miroir de l'homme comme l'homme est le miroir de Dieu » (*L'Esprit des bêtes, zoologie passionnelle. Mammifères de France* [1847], Paris, Librairie phalanstérienne, deuxième édition, 1855, p. 2)
[9] Ainsi l'ours de Toussenel devient-il le représentant d'un peuple rongé par l'antiparlementarisme et par la haine de l'ordre établi, et son mépris pour le pouvoir militaire et économique se trouve-t-il subrepticement projeté dans la haine que l'ours voue au cheval, animal noble s'il en est, « emblème de la gentilhommerie et de la morgue aristocratique » (*Ibid.*, p. 329). Et ne nous étonnons pas enfin de retrouver, sous la plume de cet écrivain

Toussenel ne rend justice ni à l'animal ni à l'homme. Sa vision est donc doublement erronée, excessivement naïve, et produit un ouvrage qui n'est finalement ni de l'histoire naturelle ni de la sociologie, et qui n'est pas plus scientifique que poétique, contrairement à ce que son auteur déclarait dans son « Avertissement ». Au lieu d'utiliser sa connaissance pratique de chasseur, Toussenel a préféré partir de l'homme pour aller vers l'animal, tandis que Michelet a choisi de se mettre à l'écoute des bêtes et de fonder sa pratique de naturaliste dans l'empathie. L'attitude de Toussenel participe donc d'une empathie que nous pourrions dire *projective*, tandis que Michelet invente selon nous une empathie de type *cognitif*, ces deux modalités de l'empathie étant irréductibles l'une à l'autre et même radicalement opposées.

On comprend aisément que la méthode michelétienne semble à certains contraire aux critères de scientificité propres à l'histoire naturelle, parce qu'elle donne le primat à la subjectivité et à la sensibilité de l'observateur, au lieu d'exiger du naturaliste qu'il se contente de décrire sans essayer d'interpréter des phénomènes qu'il ne peut comprendre. Est-ce à dire que la méthode michelétienne est illégitime ? Rien n'est moins sûr. Non seulement parce qu'elle trouve sa justification à la fois dans le transformisme lamarckien et dans le vitalisme allemand, mais aussi parce qu'il est possible de trouver des échos à la pensée de Michelet dans l'éthologie non-cognitiviste des années 1990.

Il arrive, on le sait, que l'histoire des sciences revalorise des points de vue qui avaient d'abord été déconsidérés, voire ridiculisés, lorsqu'ils ont été émis pour la première fois. Tel est peut-être le cas de la méthode subjective du Michelet naturaliste. A la lumière de théories contemporaines, le point de vue de Michelet peut sans doute être lui aussi réévalué et pris au sérieux parce qu'il propose lui aussi une vision cohérente du monde, de la nature et même de la pratique du naturaliste. Ainsi, bien que les concepts et méthodes mis en place par les principaux courants de l'éthologie – de l'école behavioriste à l'écologie comportementale et de la psychologie évolutionniste à l'éthologie cognitive – entrent tous en contradiction avec les idées et les pratiques de Michelet, il est cependant quelques éthologues, convaincus de l'inefficacité des méthodes cognitivistes, dont les idées ne sont pas sans rappeler – toutes proportions gardées – certaines pratiques de notre auteur. Dans les années 1990 en effet, des penseurs tels que Marc Bekoff aux Etats-Unis et Dominique Lestel en France ont tenté de faire une place plus importante à l'identité et à la subjectivité de l'éthologue de terrain – et non de laboratoire –, et à des concepts tels que la « moralité » ou le « sentiment », que l'éthologie plus traditionnelle avait jusqu'alors répugné à utiliser, justement parce que ces concepts témoignaient d'une impardonnable « illusion anthropomorphique ». L'éthologue de terrain ne redécouvre-t-il pas ainsi spontanément l'extrême proximité entre l'animalité et l'humanité, que Michelet n'avait pour sa part jamais vraiment questionnée mais dont il avait fait l'expérience ? L'éthologue de terrain et l'animal qu'il étudie tissent souvent des liens nouveaux, inventent des formes particulières de communication et de connivence qui ne sauraient être comparées ni à la pratique des éthologues de laboratoire, ni *a fortiori* à celle d'autres scientifiques, mais qui dévoilent au contraire des affinités et des ressemblances insoupçonnées.

C'est cette parenté profonde de l'homme et de l'animal, pressentie d'abord par l'empathie, puis démontrée par l'observation scientifique, qui à nos yeux confère à l'anthropomorphisme michelétien une légitimité rétrospective et une valeur méthodologique. Rappelons que Jane Goodall, qui fut la première à observer, dans les années 1960, que les

---

nationaliste et antisémite, l'image d'un renard rusé et fourbe, équivalent analogique du juif tel qu'il était représenté en marchand frauduleux dans les écrits et caricatures antisémites du XIX^{e} siècle : « Toutes les fois qu'il s'agit de faire un mauvais coup, la mauvaise bête est là. Les mœurs du Renard, curieuses à étudier, sont la peinture exacte de celles d'une foule de civilisés de bas étage, et notamment du voleur à la tire, du filou, de l'escroc, du débitant félon. Si les animaux tiennent jamais boutique, je parie tout ce qu'on voudra que c'est un Renard qui sera premier boutiquier. » (*Ibid.*, p.501).

chimpanzés utilisaient des outils pour se nourrir, a rompu la convention scientifique en décidant d'appeler les chimpanzés qu'elle observait Flo et Fifi au lieu de leur donner de simples numéros comme le faisaient les éthologues jusqu'alors. Elle ne répugnait pas non plus à interpréter leurs comportements et à parler de « personnalité » à leur sujet, terme qui revient très fréquemment aussi sous la plume de Michelet. Cet anthropomorphisme modéré et maîtrisé qu'elle a pratiqué trouvait finalement sa justification dans sa découverte même : si les chimpanzés ont tant de parentés biologiques et comportementales avec l'homme, pourquoi refuser d'utiliser un même vocabulaire pour désigner des attitudes sinon identiques, du moins semblables ?

Nous en arrivons ainsi à un point tout à fait essentiel : l'anthropomorphisme doit d'abord et avant tout être compris dans son rapport au langage, à la fois parce qu'il naît, comme nous l'avons suggéré précédemment, d'une lacune du langage et parce qu'il peut trouver sa justification dans une certaine conception de la langue, et plus précisément du concept.

Parler de, parler pour, parler avec : du discours de l'homme aux paroles des bêtes

Il convient à présent d'articuler notre propre conception de l'anthropomorphisme à la pratique de Michelet, afin de montrer que le travail du naturaliste consiste moins, pour lui, à parler des bêtes qu'à parler pour elles, l'empathie et même la considération le conduisant par moment à les faire elles-mêmes parler, rémunérant ainsi le défaut, non point des langues, mais de la nature, pour paraphraser Mallarmé.

La sympathie de Michelet pour les animaux vient d'une fragilité, d'une innocence et parfois même d'une souffrance qu'il croit deviner chez certains d'entre eux, qu'il ressent aussi en lui-même[10] et partage comme si elle était sienne. Or cet élan qui le fait sortir de lui-même pour se mettre à la place de l'animal vient probablement de ce que celui-ci ne parle pas et ne peut donc exprimer ce qu'il ressent. « C'est à l'horizon de nos pensées et de nos langages que se tient l'animal », écrit justement Elisabeth de Fontenay dans la Préface du *Silence des bêtes*[11], et peut-être le discours michelétien a-t-il pour vocation de réduire, sinon d'effacer cette distance. Ainsi, de même que l'anthropomorphisme non naïf procède, selon nous, d'un besoin de combler un vide du langage, de même, l'empathie de Michelet naît d'une absence de langage, qui se traduit, dans bien des passages, par une mélancolie, partagée tant par l'auteur que par l'animal. Cette déploration mutuelle trouve son expression la plus pathétique dans un passage de *La Mer* consacré aux phoques, pour lesquels Michelet a une affection tout particulière : « Quand ils se reposèrent, ils regardèrent le voyageur, intelligents et sympathiques, posèrent sur moi leur doux regards de velours. Le regard était un peu triste. Il leur manquait, il me manquait aussi la langue intermédiaire. On ne peut pas en détacher les yeux. On regrette, entre l'âme et l'âme, d'avoir cette éternelle barrière. »[12]. Tout se passe comme si l'animal savait, au même titre que le naturaliste, qu'il *aurait pu* parler, qu'il lui « manquait » de ne pouvoir « parler », comme s'il ressentait ce défaut de langage comme une amputation et pressentait les liens qu'il aurait pu, dans un autre monde, tisser avec l'homme. Comme souvent chez Michelet, tristesse et mélancolie s'expriment par le regard et par l'expression du visage. D'où un problème méthodologique pour ces animaux si particuliers que sont les insectes et qui semblent n'avoir pas de visage : « Quel langage vais-je inventer, quels signes d'intelligences, et comment m'ingénier pour trouver un moyen d'arriver à

[10] C'est le sens étymologique de l'empathie, « ἐν » signifiant « dans » ou « à l'intérieur » et « πάθος » la « souffrance » ou plus généralement ce que l'on éprouve.
[11] Fontenay (Elisabeth de), *Le Silence des bêtes*, Paris, Fayard, 1998, p. 18.
[12] Michelet (Jules), *La Mer*, op. cit., p. 213.

lui ? Ma voix, mes gestes, n'agissent sur lui qu'en le faisait fuir. Point de regard dans ses yeux. Nul mouvement sur son masque muet. Sous sa cuirasse de guerre, il demeure impénétrable. Son cœur (car il en a un) bat-il à la manière du mien ? »[13]. Ces interrogations, qui peuvent d'abord sembler d'une naïveté désopilante, sont pourtant celles d'un éthologue, bien qu'exprimées en termes michelétiens. Elles font part à la fois d'une expérience première et spontanée et des difficultés épistémologiques que posent, pour le naturaliste comme plus tard pour l'éthologue, le premier contact avec l'animal, surtout s'il est presque invisible.

Or, contrairement à ce que l'on pourrait croire, il semble que cette fragilité animale due à l'absence de langage ne soit pas circonscrite à l'unique règne animal, mais s'étende aussi aux êtres qui sont incapables d'user du langage qu'ils possèdent, qui n'ont pas de voix ou qui crient dans le désert sans être entendus. Le sort des bêtes, des enfants, du peuple et des femmes se noue ainsi dans la pensée de Michelet, de sorte que nous pourrions parler d'un véritable *paradigme de l'enfance*, qui justifie, lui aussi, l'usage qui est fait de l'anthropomorphisme dans ses ouvrages d'histoire naturelle, et qui est explicitement présenté dans l'Introduction à *L'Oiseau* : « Une révolution se fit en moi, que je raconterai peut-être un jour. Je revins, de toutes les forces de mon existence malade, aux pensées que j'avais émises, en 1846, dans mon livre du *Peuple*, à cette cité de Dieu, où tous les humbles, les simples, paysans et ouvriers, ignorants et illettrés, barbares et sauvages, enfants, même encore ces autres enfants que nous appelons animaux, sont tous citoyens à différents titres, ont tous leur droit et leur loi, leur place au grand banquet civique. […] Ainsi, toute l'Histoire naturelle m'avait apparu alors comme une branche de la politique. Toutes les espèces vivantes arrivaient, dans leur humble droit, frappant à la porte pour se faire admettre au sein de la Démocratie. Pourquoi les frères supérieurs repousseraient-ils hors des lois ceux que le Père universel harmonise dans la loi du monde ? »[14]. La conception de l'animal, et de l'harmonie entre les vivants, qui se dégage de ces lignes est clairement influencée par la notion chrétienne de charité, qui, chez Michelet comme chez Hugo, est au fondement du discours républicain. L'enfance devient ainsi ce lieu – au sens rhétorique – qui cristallise les injustices, et réunit les êtres qui trop longtemps ont été pensés comme extérieurs à la Cité. Le geste de Michelet qui invite le Peuple des hommes et le peuple animal à se joindre au grand banquet démocratique correspond à une extension de la philanthropie, de la sphère humaine au monde animal.

L'enjeu de l'histoire naturelle, et surtout de la vulgarisation scientifique, prend d'un seul coup une nouvelle consistance : le travail du naturaliste est en réalité une mission, dont la charge politique est déterminante. Le mutisme réel de l'animal et celui, symbolique, du Peuple, des femmes et des enfants, enjoint Michelet à leur *prêter sa voix*, mais aussi, à leur donner une voix, et à faire entendre leurs paroles, dans des passages privilégiés de discours direct. Mais pour entendre la voix de ces innocents, peut-être faut-il savoir être soi-même enfant. Il est en effet certains textes fort surprenants de son *Journal* où Michelet, bercé d'une chaleur presque intra-utérine, se sent devenir enfant ; on lit ainsi en 1849: « Le monde est mon ami dont je suis enveloppé. Son cœur est aujourd'hui pour moi comme un berceau de nourrice. Je sens de toutes parts autour de moi la douceur, la chaleur amie. Tout ce que j'eus d'effort et de défense virile, j'y renonce et me détends. Je me résous doucement en ma nature de fille et de femme. Je veux bien puisqu'en lui j'ai une mère, je veux redevenir enfant. »[15]. Ce rêve d'insouciance s'accompagne de la sensation de changer de genre et de se faire femme, comme il se faisait bête, ou se sentait lézard dans l'Introduction à *L'Oiseau*.

Stylistiquement, l'identification parfaite de Michelet aux bêtes, aux éléments et au Monde tout entier passe par une utilisation aussi souple qu'originale du pronom personnel « je ». Aux côtés du « je » du naturaliste, qui parle des bêtes, on trouve ce « je » empathique

[13] Michelet (Jules), *L'Insecte* [1858], neuvième édition, Paris, Hachette, 1880, p. VI.
[14] Michelet (Jules), *L'Oiseau, op. cit.*, p. XLVIII – XLIX.
[15] Michelet (Jules), *Journal : tome 2 : 1849-1860*, Janvier 1849, op. cit, p. 9.

qui parle pour elles, mais aussi le « je » des bêtes elles-mêmes. Plus surprenant encore est celui qui s'exprime dans des moments aussi intenses que cette clausule du premier chapitre de *L'Oiseau* intitulé « L'œuf » : « De l'obscure unité, elle [la nature] verse, elle épanche en rayons innombrables et prodigieusement divergents, ces flammes ailées que vous nommez oiseaux, flamboyants d'ardeur et de vie, de couleur et de chant. De la main brûlante de Dieu échappe incessamment cet éventail immense de diversité foudroyante, où tout brille, où tout change, où tout m'inonde d'harmonie, de lumière… Ébloui, je baisse les yeux. Mélodieuses étincelles de feu […] je vous entends sous l'équateur, ardents comme des traits du soleil. Je vous entends au pôle dans l'éternel silence où la vie a cessé […]. Vous, vous restez encore, vous vivez, vous aimez, vous témoignez de Dieu, vous réchauffez la mort »[16]. Qui parle ? Quel est ce sujet aussi proche du Dieu soleil que le sont les oiseaux, ce sujet sans attaches géographiques qui connaît tous les points du globe, qui vit au cœur de la création, qui « entend » et ressent tous les mouvements du monde, et ce sujet surtout témoin d'un monde « où la vie a cessé », d'un monde sans homme, seul témoin de la mort ? Ce point de vue ne saurait être celui du sujet transcendantal puisqu'il lui manque la distance objectivante nécessaire. Peut-être pourrait-il être celui d'un Dieu ou plutôt de son prophète, – le poète lyrique dont le chant englobe la totalité cosmique.

L'empathie renoue ainsi avec son sens étymologique et acquiert, dans la perspective de Michelet, une valeur méthodologique, mais aussi politique et philosophique. L'anthropomorphisme est selon nous la trace de ce premier mouvement d'animalisation, mais aussi le signe langagier d'une option philosophique, qui suppose une continuité entre l'animalité et l'humanité. Le discours direct est caractéristique de cette originalité du Michelet naturaliste et constitue peut-être à ce titre l'un des stylèmes de son écriture anthropomorphisante : il singularise l'animal et l'individualise, et sert à exprimer ce que, selon Michelet, l'animal souhaiterait exprimer. En parlant au nom des animaux, pour eux mais aussi avec eux, Michelet propose un point de vue particulier et renouvelé sur le monde des hommes, sur la société et sur la nature humaine. Chaque animal a un message à délivrer, dont il se fait l'intermédiaire, de sorte que le naturaliste devient comme un équivalent contemporain du prophète, épousant sa double vocation, d'interprétation et de transmission. Dans cette mission prophétique du naturaliste, l'anthropomorphisme joue un rôle fondamental : parce qu'il est avant tout un travail d'extension de concepts jusqu'alors réservés à l'humain – tels que la volonté, l'amour, le désir ou le travail… –, l'anthropomorphisme met au jour un *continuum*, jusqu'alors insoupçonné, entre des phénomènes, des êtres vivants ou des notions. Dire que l'homme et l'oiseau sont des artistes ne signifient pas qu'ils ont la même activité, ou que le chant, si mélodieux soit-il, du rossignol est comparable à celui de *La Légende des siècles*. Cela signifie simplement qu'il y a juste assez de ressemblances entre les pratiques humaines et animales pour que l'on utilise les mêmes mots. L'anthropomorphisme michelétien révèle ces continuités, unit les êtres, par-delà les règnes et les genres, devenant ainsi comme un équivalent stylistique de l'empathie.

[16] Michelet (Jules), *L'Oiseau*, op. cit., p. 10.